Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 41 (1908)

Heft: 4-5: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Artikel: Le salut par la croix

Autor: Chavan, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379840

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SALUT PAR LA CROIX[1]

PAR

A. CHAVAN

pasteur

chargé de cours à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne.

> Je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. 1 Cor. II, 2.

L'Eglise chrétienne vit-elle encore sous le signe de la croix? Telle est la question que se pose Gaston Frommel au début de sa remarquable étude sur la *Psychologie du pardon*.

Il répond par la négative. « La croix, dit-il, ne joue ni dans le monde, ni dans l'Eglise, le rôle qu'elle jouait autrefois... La prédication de la croix n'est plus au centre de la prédication évangélique, et la pensée de la croix cesse d'inspirer la pensée chrétienne. »

Je ne m'arrêterai pas à discuter ici les pages voilées de tristesse dans lesquelles Frommel développe son affirmation. Je les crois empreintes d'un pessimisme quelque peu exagéré.

Il ne me semble pas exact de dire que la prédication contemporaine ait cessé de donner à la croix sa place légitime. Nous sommes appelés, ou nous appelons les fidèles, presque chaque dimanche, à passer au Calvaire. Nous sentons bien que, dépouillée de la croix, la prédication évangélique serait

[1] Etude présentée à la Société vaudoise de théologie, le 29 avril 1907.

découronnée, décapitée, émasculée, sans nerf, et que la croix est l'aiguillon même de sa puissance.

Il me semble moins exact encore d'affirmer que la théologie ne s'inspire plus du sacrifice de Golgotha ; j'ai l'impression au contraire que plus elle devient l'analyse de la vie, plus son attention est ramenée à ce moment central, à cette cellule créatrice, d'où la vie jaillit parce qu'elle s'y est concentrée avec toute son intensité et toute sa richesse, et où nous voyons éclater, dans la mesure même où elles nous sont accessibles, toutes les profondeurs de Christ et toutes les splendeurs de Dieu.

Ce qui est vrai, par contre, c'est que la prédication de la croix manque de précision, au point de vue de l'interprétation dogmatique du phénomène. Le fait demeure, le message qui le proclame n'a pas cessé d'être efficace, mais le sens du fait ne se dégage guère des discours qui retentissent dans nos temples. Quelques-uns, de plus en plus rares, s'efforcent encore d'inculquer à la foule la doctrine de l'expiation et de la substitution ; il doit leur falloir ou beaucoup d'inconscience ou beaucoup d'héroïsme, car il est bien évident que ces conceptions vénérables n'ont plus qu'un faible écho dans la masse des fidèles. La plupart de ceux qui se prétendent conservateurs, ne prêchent en réalité qu'une expiation déjà bien adoucie ; et les autres hésitent, tâtonnent, ou se bornent à affirmer sans expliquer.

La théologie, de son côté, n'a pas cessé de lever les yeux vers la croix. Ce qui est vrai, c'est qu'elle cherche une formule nouvelle de son activité rédemptrice. La croix n'est point abandonnée, certes ; elle se dresse toujours au centre même de nos préoccupations religieuses ; plus avidement encore qu'au temps où l'on croyait en posséder le secret, on l'examine sous ses aspects divers, on en sonde les profondeurs mystérieuses, on en scrute à nouveau le sens. En cherchant sous quel angle on pourrait la saisir, on se déchire encore bien souvent à ses clous et à ses épines. Mais on trouvera bien un jour la perspective nouvelle sous laquelle l'âme contemporaine pourra la contempler d'un regard salutaire ;

et ce jour-là, je suis persuadé que l'élite morale de notre génération reprendra joyeusement le sentier du Calvaire, pour abreuver à cette fontaine de vie des consciences toujours altérées de pardon et de sainteté.

Nous sommes donc encore sous le signe de la croix ; ou si nous n'y sommes plus, nous devrions y être ; et j'ai assez de confiance en sa valeur pour ajouter que nous y serons demain. On ne peut sortir du cercle décrit par son ombre, qu'en sortant du christianisme lui-même. Cette ombre bienfaisante ne saurait s'effacer que si le soleil de l'univers spirituel se voilait ; et j'ose espérer que les rayons de sa grâce n'ont pas cessé, en tombant sur le Calvaire, d'en dessiner l'image au fond de tous nos cœurs.

Nous croyons donc répondre à l'une des aspirations les plus actuelles et à l'un des besoins les plus urgents des âmes religieuses, en abordant ici de front la grande question du salut par la croix. Chercher une nouvelle conception, c'est dire que l'ancienne ne suffit plus ; et nous commencerons par en donner si possible le pourquoi. Puis nous examinerons l'essai de rénovation tenté par Gaston Frommel, pour esquisser, en terminant, la façon dont il nous semble nécessaire de traduire ou de balbutier, en langage intelligible à notre génération, le sens et la valeur du sublime sacrifice de Golgotha.

La tâche est vaste ; il serait présomptueux de l'entreprendre si nous avions la prétention de résoudre le problème ; mais il ne sera point outrecuidant ou sacrilège d'élever humblement un regard vers le crucifié, et d'analyser en toute simplicité l'impression qu'il produit sur notre âme. Du reste, nous n'avons pas oublié en élaborant cette étude, qu'on ne s'approche de la croix qu'à genoux.

* * *

Nous ne ferons qu'indiquer ici l'évolution, et retracer dans ses grands traits la physionomie de la doctrine orthodoxe du salut par la croix. Dans ce qui fait son caractère essentiel, elle n'est point, nous semble-t-il, d'origine biblique.

Elle a certainement des rapports frappants d'analogie avec plusieurs affirmations des épîtres de Paul, sur une question où la pensée du grand apôtre est loin d'avoir toute la clarté désirable. Mais dans ce qui en constitue la nature spécifique, elle plonge ses racines dans les conceptions générales de la mentalité des premiers siècles du moyen âge. Elle dérive d'Anselme : ses vraies sources, sont les deux notions qui ont dominé toute son époque ; d'une part, celle de l'« honneur », en rapport avec le principe hiérarchique sur lequel repose alors toute la société, d'autre part celle de la compensation ou « composition » mise en œuvre tous les jours dans l'activité juridique du temps. Il en résulte d'abord que, Dieu étant le suzerain suprême, le péché devient une atteinte à son honneur, une offense à sa majesté, une sorte de blessure d'amour-propre, réclamant une punition destinée à rétablir dans tout son prestige une dignité outragée. Il en résulte ensuite que cette punition, impérieusement exigée par l'offensé, peut être remplacée par le paiement à Dieu d'une compensation jugée équivalente. Faisant dès lors passer l'Evangile au travers des moules, des catégories, dont était faite la mentalité courante, la piété du temps a vu tout naturellement dans le sacrifice du Calvaire une offrande d'une valeur infinie, apportée en compensation à la majesté divine offensée, pour apaiser son courroux et la rendre de nouveau favorable.

Cette conception a été modifiée sur plusieurs points importants par Thomas d'Aquin, qui a substitué à la notion chevaleresque de l'honneur la notion plus religieuse de la justice, et qui, remplaçant le principe du droit germanique par celui du droit romain, a fait de la mort de Christ non plus une compensation offerte à Dieu en échange du dommage subi par lui, mais une punition, un châtiment, destiné à satisfaire la justice par l'application de la peine méritée.

Mais ces différences, si considérables soient-elles, n'effacent point l'intime parenté qui solidarise ces deux théories. Leur grand facteur commun, c'est la notion du péché. Le péché, pour eux, est un coup porté à Dieu ; une atteinte, à son honneur ou à sa justice, peu importe ici, en tout cas à son in-

tégrité. Dieu en sort diminué, si j'ose ainsi dire. Et il ne peut retrouver sa plénitude, sa dignité ou son autorité, qu'en punissant. Le péché a pour conséquence un mal, et ce mal est éprouvé en première ligne par Dieu. Quand l'homme pèche, c'est Dieu qui souffre, c'est Dieu qui est atteint ; ce que l'homme attire sur soi par le péché, c'est la colère, la punition, disons le mot, la vengeance de Dieu ; car je ne puis appeler que du nom de vengeance, une souffrance que Dieu fait subir à l'homme non pas en vue des intérêts de l'homme, mais au nom de sa dignité, de son amour-propre, de sa volonté violée, ou de sa majesté outragée. Ici, le péché est essentiellement conçu comme une « offense ». Sa pointe est tournée avant tout contre Dieu. Le salaire du péché, c'est le châtiment. Ce châtiment peut être la mort, mais ce n'est point en vertu d'un lien organique réel, d'une identité de nature entre la mort et le péché ; c'est parce que la mort est la suprême mesure du châtiment. Elle est non pas de même substance, mais du même degré que le péché, c'est pourquoi elle peut être son équivalent et constituer la peine méritée. Elle sert en première ligne à satisfaire Dieu, et à rétablir en lui, au nom d'une justice envisagée surtout sous l'angle rétributif, un équilibre qui reste rompu tant que le coupable n'a pas été puni.

Nous avons insisté sur cette notion du péché parce que c'est là, nous semble-t-il, le centre même du problème. C'est, croyons-nous, la persistance de cette conception dominante, qui a provoqué celle de la théorie de l'expiation tout entière. Elle est au cœur d'une mentalité religieuse qu'elle a maintenue jusqu'à nos jours, et qui est encore dans une large mesure celle de nos pères, sinon la nôtre. Elle donne la clef de tout le système orthodoxe, dont le foyer, dont l'axe, est reporté en Dieu, ce qui lui donne un caractère général de transcendance qui n'est pas sans grandeur. La piété devient ici la soumission non raisonnée à la pensée et à la volonté de Dieu, pour le seul motif qu'elles sont de Dieu, et indépendamment de leur objectif humain. Le péché, qui offense Dieu en méprisant sa volonté, produit chez celui qui en prend

conscience l'impression tragique d'une culpabilité formidable ; se sentir pécheur, c'est comprendre qu'on a outragé la majesté divine, c'est être terrifié sous le poids écrasant de sa colère, c'est être tout frémissant de cette épouvante que l'on envisage facilement comme un sentiment profond du péché, qu'on a longtemps cherché à provoquer comme constituant la première étape du salut, et que je crois plus superficielle, plus émotive, plus extérieure, que vraiment morale. De là dérive enfin une notion corrélative de la rédemption ; le salut sera tout entier dans l'enlèvement de cette coulpe, dans la disparition de cette charge extérieure, dans la suppression de ce poids qui oppresse, dans l'apaisement de cette colère qui menace ; le salut, c'est ici la justification et le pardon. Dès lors, on comprend l'ardeur, la joie, le soulagement, avec lesquels le pécheur terrifié reçoit le message de l'expiation rédemptrice ! Avec quelle reconnaissance passionnée il accepte que Jésus le sauve en dérivant sur lui le châtiment que son péché mérite ! N'est-ce pas là la délivrance, et le salut ?.., Peut-être, mais le moyen en est bien extérieur encore, et le résultat pratique n'en découle que d'une manière indirecte ; c'est là une délivrance que l'on peut saisir avec une joie profonde, mais qui, en nous tirant du cauchemar de la réprobation, ne change pas nécessairement les cœurs, et ne pénètre que par contre-coup jusqu'aux sources mêmes de la vie. N'est-il pas compréhensible qu'en prolongeant les lignes du système, le Réveil ait abouti à cette théorie, qu'être sauvé, c'est croire que le sang du Christ nous a sauvé ? La conception dans son ensemble est d'ordre juridique plus encore que d'ordre moral. Et elle repose d'aplomb sur la notion du péché que nous avons héritée du moyen âge.

Ce christianisme a dominé des siècles entiers d'histoire. Il a été accepté sans modification essentielle par les Réformateurs. Il a fleuri dans toute la scolastique protestante, qui l'a codifié. Il a reparu dans le Réveil de la première moitié du dix-neuvième siècle, avec des exagérations dont la vogue ne pouvait être que temporaire, et sous la forme d'une équation, mathématique dans sa rigueur, statuant l'équivalence parfaite

entre la somme des souffrances subies par le Crucifié, et la somme des péchés commis par la race humaine. Et la conception du salut par la Croix la plus répandue aujourd'hui parmi les protestants de la génération la moins jeune, est restée celle que Calvin a formulée ainsi dans son *Institution de la religion chrétienne :*

« Ainsi nostre Seigneur Jesus est apparu ayant vestu la personne d'Adam, et prins son nom pour se mettre en son lieu, afin d'obéir au Pere, et presenter au juste jugement d'iceluy son corps pour prix de satisfaction, et souffrir la peine que nous avions meritée, en la chair en laquelle la faute avoit esté commise..... Il a offert en sacrifice ceste chair qu'il avoit prinse de nous, afin qu'ayant purgé les pechez, il effaçast nostre condamnation, et apaisast l'ire de Dieu son Pere (Liv. II, Chap. XII, 3). Car comme ainsi soit que nul ne puisse descendre en soy, et sonder à bon escient quel il est, qu'il ne sente que Dieu lui est contraire et ennemi, et que par conséquent il n'ait besoin de chercher le moyen et façon de l'appaiser (ce qui ne se peut faire sans satisfaction) : il est question d'estre icy bien arresté en certitude pleine et indubitable. Car l'ire de Dieu tient tousjours les pecheurs saisis, jusques à ce qu'ils soyent absous : pource que luy estant juste Juge, ne peut souffrir que sa Loy soit violée, qu'il n'en face punition, et qu'il ne se venge du mespris de sa majesté (Liv. II, Chap. XVI, 1). Dieu a esté ennemy aux hommes, jusques à ce qu'ils ont esté remis en grace par la mort de Christ : qu'ils ont esté maudits jusques à ce que par son sacrifice leur iniquité a esté effacée..... [Le chrétien sait] qu'il estoit alienè de Dieu par le peché, qu'il estoit heritier de la mort eternelle, sujet à la malediction, exclu de tout espoir de salut, captif et prisonnier sous le joug du peché, destiné à une horrible ruyne et confusion : mais que Jesus Christ est intervenu, et qu'en recevant sur soy la peine qui estoit apprestée à tous pecheurs par le juste jugement de Dieu, il a effacé et aboly par son sang les vices qui estoyent cause de l'inimitié entre Dieu et les hommes, et que par ce payement Dieu a esté satisfait, et son ire apaisée (Liv. II, Chap. XVI, 2). La male-

diction qui nous estait deue et apprestée pour nos iniquitez, fut tranferée sur luy, afin que nous en fussions delivrez. Il a esté chargé de la malediction que nous avions meritée (Chapitre XVI, 6). Il s'est constitué detteur principal et comme coulpable, pour souffrir toutes les punitions qui nous estoyent apprestées, afin de nous en acquitter (Ch. XVI, 10)[1]. »

C'est bien ainsi que les chrétiens conservateurs entendent aujourd'hui le salut par la croix. Je n'ignore pas que plus d'un pasteur parmi ceux qui s'intitulent orthodoxes, et quelques laïques qui réfléchissent, feront ici des réserves expresses ; ils ont adouci pour eux-mêmes les angles du dogme traditionnel; ils parlent d'expiation en songeant plutôt à la loi de solidarité qu'au principe de substitution ; et je m'empare de ce fait comme de l'indice le plus significatif de la nécessité d'une transformation de la doctrine consacrée. Mais ces restrictions ne suppriment en rien le fait que, dans la masse des fidèles, c'est la conception de Calvin qui domine les esprits ; c'est elle qui transparait dans les larges formules de notre liturgie; c'est elle qui figure seule dans nos cantiques religieux ; c'est elle uniquement que la plupart des habitués de nos temples voient surgir devant leurs yeux, c'est à elle uniquement qu'ils pensent, quand un prédicateur, orthodoxe ou hétérodoxe, leur parle du haut de la chaire en termes plus ou moins élastiques, de la « victime du Calvaire, » ou du « Sacrifice de Golgotha. »

* * *

Avant d'exposer pourquoi la théorie du grand réformateur ne peut plus nous suffire, je tiens à lui rendre ici une justice qu'on lui refuse quelquefois.

D'abord, je crois qu'au temps où elle était florissante, elle répondait vraiment aux besoins d'une mentalité religieuse alors universelle, avide de merveilleux, subjuguée par les conceptions doctrinales les plus dramatiques, et à laquelle l'extraordinaire paraît d'autant plus religieux et divin qu'il

[1] Edition F. Baumgartner (texte de 1560). Paris 1888.

touche de plus près à l'incompréhensible devant lequel il faut s'incliner en adorant. Cette mentalité est encore loin d'avoir disparu; elle est fréquente dans la masse de nos troupeaux ; les grands dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption orthodoxes s'adaptent à merveille à ses aspirations; la théologie du sang, par son grand paradoxe et son transcendant mystère, exerce sur elle une vraie fascination ; pour de telles âmes, cette théologie a donc sa raison d'être ; vouloir de force les habiller à la nouvelle mode, ce serait leur manquer de respect, tout en les rendant ridicules.

Ensuite, je crois que la valeur morale du dogme de l'expiation est trop méconnue aujourd'hui par ses adversaires. Ceux qui se sont attachés à cette conviction parce qu'elle était en harmonie avec la forme de leur expérience religieuse, ont raison de protester quand on leur objecte qu'elle tue l'énergie et conduit le chrétien à l'indifférentisme moral. Il en est de l'expiation comme de la prédestination calviniste ; ces grands paradoxes de la foi ont été pour leurs adeptes sérieux et convaincus une source de force religieuse. Il suffit pour s'en persuader d'analyser d'une façon impartiale ce qui se passe dans ces âmes. Elles commencent en général par éprouver un sentiment tragique de leur péché. Elles se sentent écrasées sous le poids de leur culpabilité, et la colère de Dieu les poursuit comme un cauchemar, leur arrachant ce cri de détresse qui est à leurs yeux le point de départ du salut : Je suis perdu ; j'ai mérité la mort ! Puis, dans cet abîme de misère, un rayon de miséricorde descend. Le Dieu de justice s'écrie encore : Je veux punir, la loi doit avoir sa sanction ; mais déjà le Dieu d'amour répond : Je ne veux pas la mort du pécheur ; je veux sa vie ! Et Jésus se sacrifie pour résoudre le problème ; il quitte les splendeurs du ciel ; il se fait homme parmi les hommes, il prend sur lui notre misère ; il se charge de nos péchés.... puis, quand le bras vengeur de la justice divine va s'abattre lourdement sur le coupable, il s'avance seul, portant le poids de nos crimes, il dérive sur lui la colère du juste juge, et cette colère l'écrase ! La justice dès lors est satisfaite, la grâce peut régner seule ; elle descend à flots

d'un ciel que la croix a rouvert. Dieu avait détourné sa face, le sang du Calvaire le rend de nouveau propice, et son regard d'amour s'abaisse radieux sur ses créatures rachetées.

Et quand l'esprit s'absorbe dans ce drame grandiose et poignant, une émotion profonde le saisit et le bouleverse. Quand les orthodoxes convaincus ont entendu le Christ leur dire : Je subirai ta peine, et tu seras absous, ils ont pleuré de gratitude. Quand ils ont accepté le sacrifice expiatoire, ils ont éprouvé un immense soulagement et une ineffable paix. Ils se sont relevés pleins d'un nouveau courage, et ce ne fut point pour pécher, puisque la grâce abonde ; ce fut, sinon toujours (car je ne crois pas que la secousse spirituelle aille nécessairement jusque-là ; cette émotion peut être très violente tout en restant moralement superficielle), mais ce fut souvent pour se consacrer, dans un élan de gratitude, par un procédé indirect mais encore efficace, à celui qui avait « subi la mort pour prix de leurs forfaits. » Ils savent ce que leur péché a fait souffrir au Fils de Dieu ; ils seraient incapables — je reprends ici leur terminologie — de le crucifier à nouveau par de nouvelles chutes; ils ne pourraient planter un clou de plus dans les chairs pantelantes que leurs crimes ont déjà trop déchirées. Accepter le salut ainsi envisagé, a pu être pour beaucoup d'âmes un véritable acte de foi, qui courbe le croyant en adorateur consacré au pied de l'instrument de supplice sur lequel s'est consommée l'œuvre totale et parfaite de son salut. Et s'il en est encore, qui sous la croix où le Christ subit le châtiment que leurs péchés méritent, sont saisis, subjugués, transportés dans ces régions supérieures de la vie morale où l'on se donne soi même, où l'on se sent vibrant de générosité, et où l'on sacrifierait tout pour le bonheur de ses frères, je leur laisse avec joie leur manière de voir. C'est peut-être un détour ; après tout, peu importe. Le chemin de la croix reste celui du salut; et tout sentier arrosé par le sang du Calvaire peut devenir le vrai sentier du ciel !

* * *

Mais pourquoi donc ce sentier est-il de plus en plus abandonné à l'heure actuelle? Pourquoi des chrétiens fervents et sérieux en cherchent-ils un autre? Pourquoi l'athée haineux maudit-il cette croix, symbole à ses yeux de l'injustice divine et de l'iniquité humaine?

Un mot suffit pour donner la raison profonde de cette transformation. La mentalité a changé. Les générations nouvelles apportent sur la scène du monde un autre état d'âme. Le prisme au travers duquel on envisage la croix n'a plus ni la même réfraction, ni la même couleur, et le phénomène nous apparaît à la fois sous un autre angle et sous un autre jour.

Ce ne sont pas les critiques adressées au seizième siècle déjà, par Fauste Socin, au dogme de l'expiation, qui l'ont ruiné. Elles étaient trop exclusivement de l'ordre dialectique, théorique et rationnel; elles ne faisaient guère appel qu'à l'intelligence et au raisonnement; et ce n'est pas sur ce terrain-là qu'on a jamais créé des convictions nouvelles. Si la dette est payée, disait par exemple Socin, il n'y a plus lieu de pardonner; on pardonne celui qui n'a pas expié en le dispensant précisément de toute expiation; s'il paie, ou si l'on paie pour lui, il est quitte, et le pardon n'a plus sa raison d'être. D'ailleurs, on ne saurait assimiler Dieu à un créancier qui acquitte sa note sans se préoccuper de savoir d'où vient l'argent. Et encore, si Christ a souffert comme homme, sa souffrance n'a pas une valeur infinie, et s'il a souffert comme Dieu, c'est Dieu qui se donne la vaine satisfaction de se payer lui-même, avec son propre argent... Ces critiques, auxquelles on n'a guère répondu d'ailleurs, peuvent troubler un esprit qui raisonne; elles n'ont point ébranlé le dogme traditionnel fondé sur la conscience religieuse de cette époque.

Mais voici, c'est la base même qui s'est modifiée. C'est la conscience religieuse qui a évolué.

Elle a évolué, dis-je, avec tout l'ensemble de nos concep-

tions intellectuelles, qui ont subi incontestablement une transformation considérable. Ce serait sortir du cadre de cette étude que de décrire à fond ce changement essentiel; bornons-nous à dire, en quelques mots, que l'épanouissement de la science et l'application universelle de sa méthode; l'éclosion d'une philosophie qui a ramené l'attention de l'homme sur l'homme, et a placé longtemps au premier rang de ses préoccupations théoriques les problèmes pratiques touchant la valeur de nos facultés intellectuelles et morales, ou le vrai sens de la vie; l'invasion de l'industrialisme et l'acuité grandissante des questions sociales; tous ces facteurs et d'autres encore ont créé une mentalité générale toute pratique, avide de résultats positifs, antipathique à l'abstraction aussi bien qu'à l'exaltation mystique. A une génération qui ne jurait que par l'idée, son idole, a succédé une génération qui ne se prosterne que devant le fait, son souverain maître, une génération qui a perdu le sens du merveilleux et ne peut plus voir le phénomène que sous l'angle de la loi; une génération que le dogme rebute plus qu'il ne la fascine et qui s'enthousiasme avant tout pour l'action bonne, et dont tout l'effort, quand son effort vise aux sommets, se concentre dans la lutte contre le flot du mal et pour le triomphe des principes moraux et sociaux de l'Evangile.

Et cette mentalité nouvelle ne peut envisager la religion chrétienne qu'au travers de son prisme. Son idéal de vie crée une foi d'ordre pratique essentiellement. Une conscience religieuse nouvelle en est sortie, et l'élaboration d'une théorie nouvelle devait nécessairement en résulter.

Il ne m'appartient pas de faire ici l'exposé de cette théologie. Je tiens seulement à noter en quelques traits ce qui la différencie de l'ancienne, dans le seul but de montrer pourquoi la foi en l'expiation nous est devenue impossible.

Il me semble qu'on peut indiquer en un mot toute la transformation qui s'est opérée, en disant qu'on a déplacé l'axe de la théologie. Celui de l'orthodoxie repose en Dieu; celui de la théologie moderne s'appuie sur l'homme. L'ancienne

théologie s'occupe surtout de ce qui se passe en Dieu, dont elle fait le lieu, si j'ose m'exprimer ainsi, de tous les éléments de son système; la nouvelle théologie s'inquiète plutôt de ce qui se passe en l'homme, foyer vers lequel convergent toutes ses conceptions. La théologie orthodoxe est théocentrique, la théologie moderne est anthropocentrique, et c'est dans ce sens surtout qu'elle est christocentrique. L'orthodoxie élève son scalpel vers le ciel et tente de faire la psychologie de Dieu; la théologie moderne le plonge dans les profondeurs de l'âme croyante. Elle ne veut savoir de Dieu que le rayonnement de sa grâce dans le cœur du fidèle. Tel est, me semble-t-il, le principe de différenciation auquel se ramènent toutes nos divergences.

Le centre de gravité est donc descendu du ciel sur la terre, de Dieu en l'homme; l'immanence prend le pas sur la transcendance. Voilà pourquoi la piété ne consiste plus dans une obéissance inconditionnée à la volonté divine en tant que pure volonté, indépendamment de son contenu; la piété devient la réalisation pratique d'une vie pleine et parfaite, conforme aux lois d'une conscience dont la conscience est Jésus-Christ, et se déployant sous la pression constante de la volonté de Dieu, envisagée comme une volonté d'amour essentiellement créatrice de vie. Dieu « veut », non pas pour lui, mais pour nous. Le Christ n'est plus à nos yeux l'être céleste et divin descendu sur la terre; il est l'être humain en qui palpite dans toute sa richesse l'Esprit, c'est-à-dire la vie même de Dieu; ce n'est plus le Dieu-Homme, c'est l'Homme-Dieu. L'œuvre de Christ à son tour subit une modification correspondante; elle ne repose plus sur Dieu, elle repose sur l'homme; elle n'agit plus en Dieu, dont l'amour est immuable puisqu'il constitue son essence même, c'est-à-dire l'essence de ses rapports avec nous; elle agit en l'homme, elle vise à changer l'homme, et c'est ici un point de première importance pour notre conception du salut par la Croix. L'homme n'est rien, dit l'orthodoxie; l'homme a une immense valeur, réplique la théologie moderne. Oh! ce n'est point par orgueil qu'elle s'exprime de la sorte; elle sait

combien l'homme actuel est loin d'être l'homme idéal; elle pleure en le voyant se traîner péniblement dans le péché; mais elle a foi en la vocation sublime d'un être appelé de Dieu à la vie éternelle; elle caresse pour lui des ambitions nobles et hautes; elle voit en Christ ce qu'il peut et doit être; elle ne peut concevoir, si vraiment l'homme n'est rien, que Dieu se soit baissé jusqu'à terre pour le ramasser dans la fange où il le voyait gisant. Enfin, avec l'axe de toute la théologie, l'axe du péché se déplace à son tour. Sa pointe se tourne non plus contre le ciel, mais contre nous-mêmes; il ne blesse point l'amour-propre de Dieu, mais son amour, en ruinant son dessein généreux à l'égard de sa créature. Le péché n'est plus en première ligne une offense à la majesté divine; il est une atteinte portée à la vie que Dieu s'efforce de faire grandir en nous. Il ne frappe Dieu que parce qu'il entaille l'homme dans ses œuvres vives. Il est un crime, non plus de lèse-majesté, mais de lèse-vie, donc de lèse-humanité. Le péché est un refus de vivre, un coup de sape à l'édifice de notre vie supérieure, un coup de hache à la racine de l'arbre de vie. C'est la forme la plus pernicieuse du suicide. Son vrai salaire, ce n'est plus la punition, c'est la mort; chaque péché est un pas vers la mort; c'est une goutte de vie, parfois un flot de vie, qui s'en va; c'est la dégradation et la démolition de l'homme tout entier. Certes, le péché ainsi conçu frappe Dieu, mais en plein cœur, et non dans son honneur ou dans sa dignité. Il crée en Dieu une rupture d'équilibre, si vous me permettez de reprendre à titre d'image cette expression bien imparfaite, mais le rétablissement de l'équilibre ne sera plus la punition, ce sera la conversion, la sanctification, le retour de l'homme à la vie.

Je ne veux pas dire par là que la punition disparaisse. Je veux dire simplement qu'elle change de portée, et qu'elle cesse d'être nécessaire. Elle rentre dans la série des moyens infiniment variés dont Dieu se sert pour ramener à lui sa créature. Elle ne frappera le pécheur que quand Dieu jugera qu'elle constitue le procédé de salut le plus efficace. Voilà l'explication du fait, d'expérience courante, que Dieu ne

punit pas toujours. Il use de miséricorde, quand il estime la miséricorde plus propre à toucher le coupable. Comme un père terrestre clairvoyant et sage, loin d'appliquer à tous dans une mesure égale un châtiment nécessité par sa satisfaction personnelle, il traitera chacun de ses enfants selon les voies les mieux appropriées à sa nature et à son cas; les esprits à courte vue crieront à l'injustice; Dieu sait pourquoi il agit comme il le fait, et un jour arrive où l'homme ne peut que bénir la main qui le ramène, tantôt par la miséricorde, tantôt par le châtiment. Epreuve, châtiment, miséricorde, tout cela, c'est l'ensemble des moyens que Dieu emploie pour rappeler l'homme à la véritable vie. Un mot résume toutes ces manifestations de l'activité divine à notre égard, c'est le terme de « justice ». Oh! non pas la justice rétributive, mais une justice d'une portée morale, plus essentielle et immédiate, une justice qui est simplement l'effort pour rendre l'homme juste, et, d'une manière générale, la volonté que tout soit dans l'ordre. Cette conception de la justice est identique à celle qui prévaut aujourd'hui dans le droit pénal; un tribunal sévit, non plus pour satisfaire la justice absolue, et appliquer au coupable ce qu'il a mérité, mais pour l'empêcher de nuire, surtout pour le corriger et le rendre à la société, même avant l'expiration de sa peine, dès qu'il peut y occuper de nouveau sa place et y jouer un rôle utile. Dieu est juste quand il pardonne aussi bien que quand il punit. La justice est satisfaite (car elle exige satisfaction), non par la punition mais par la conversion du pécheur. Dieu souffre en punissant; et sa satisfaction n'est entière que le jour où il n'est plus nécessaire de punir.

Dès lors, cette opposition en Dieu entre la justice et l'amour, ce conflit intérieur sur lequel repose tout le système orthodoxe de la rédemption, n'existe plus. La justice est la forme que revêt l'amour quand il s'exerce à l'égard du pécheur. Elle est un cas particulier de l'amour. La loi morale exige une sanction, mais la vraie sanction de la loi morale consiste moins à punir celui qui la viole qu'à la lui faire ob-

server. La consécration de l'homme à la volonté de Dieu est la satisfaction par excellence de la justice de Dieu. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est en même temps la pleine satisfaction de son amour.

Et qu'on ne dise pas qu'en raisonnant ainsi, nous affaiblissons le sentiment du péché. Sans doute, il perd quelque chose de cette action terrifiante et tragique, au sens extérieur, superficiel, vulgaire, et (vous me permettrez de l'ajouter) enfantin du mot. Mais transformer cette impression douloureuse, est-ce réellement un recul? Je ne le pense pas. Je suis convaincu au contraire que plus la valeur morale d'un homme est grande, plus cette conception morale du péché lui paraît tragique. Oh, non plus d'un tragique à fleur de peau, dont le frisson factice reste d'une efficacité morale aléatoire : mais d'un tragique qui trouble et qui va remuer le tréfond même de notre être. Le sentiment que je me ruine, que je me détruis, serait-il moins poignant que le sentiment d'offenser la majesté de Dieu? Ne serait-il pas d'une puissance régénératrice au moins équivalente? Le drame qui se joue dans le cœur même de l'homme n'est pas moins palpitant que le drame d'allure mythologique, où l'on nous montre un Dieu qui descend du ciel, pour venir prendre sur soi la punition réservée au pécheur.

Il va sans dire que la notion du péché dont nous venons de parler comporte une notion correspondante du salut. Le salut ne sera plus l'enlèvement de la punition méritée par le péché, ce sera la suppression du péché lui-même. Il ne s'agit plus d'ôter un fardeau qui du dehors pèse lourdement sur nos âmes; il s'agit de modifier ces âmes dans leurs plus intimes profondeurs. Le salut n'est plus un acte qui s'accomplisse en Dieu; il se déroule en nous. Il ne modifie pas les dispositions de Dieu à notre égard, il les réalise. Il nous arrache non au châtiment, mais à la mort. C'est l'homme qui change, ce n'est pas Dieu. La rédemption n'est pas le pardon; c'est le pardon qui est un moyen de rédemption. Le salut, c'est la nouvelle naissance. Sauver un homme, c'est le régénérer.

Ici encore, il m'est impossible de voir dans cette modification de nos conceptions religieuses une diminution ou un recul. Le salut, sans doute, cesse d'être un drame à deux acteurs, qui se joue entre Dieu-le-Père et Dieu-le-Fils, gigantesque théogonie, où l'homme ne prend aucune part à l'action, et ne paraît sur le champ de bataille que pour recueillir les fruits de la victoire. Mais c'est là un progrès, et une conquête. L'acceptation pure et simple d'un salut réalisé hors de nous, n'agit plus sur notre âme comme une puissance de régénération. Le salut ne saurait être à nos yeux qu'un phénomène de transformation intérieure, opéré dans le cœur de celui qui le cherche, par l'action salutaire de Dieu en Jésus-Christ.

Et qu'on ne se méprenne point sur les mobiles qui nous font parler de la sorte. Il ne s'agit nullement, comme on nous le reproche quelquefois, de faire des concessions à l'incrédulité dans le vain espoir de la ramener à nous en nous rapprochant d'elle. Nous exposons le point de vue auquel nous sommes loyalement arrivés, par devoir de sincérité envers nous-mêmes et de fidélité envers l'Evangile. Ce n'est point au nom d'un rationalisme sans piété que nous développons de semblables principes. Je suis sûr de traduire ici le sentiment intime de beaucoup d'âmes croyantes, qui, par piété, ne peuvent envisager les choses d'une autre manière. Il est relativement facile à une foi superficielle, plus imaginative que morale, plus exaltée que consacrée, plus émotive qu'active, de se laisser subjuguer par la tragédie de l'expiation et de s'y abîmer en adorant; il est plus difficile, car il faut pour cela une orientation pratique de la vie personnelle plus sérieuse et plus virile, d'envisager la Croix simplement sous l'angle moral. Il est plus facile de chercher au Calvaire la suppression du poids extérieur d'une culpabilité écrasante, que d'y chercher la satisfaction d'un ardent désir de devenir meilleur. Avec l'ancienne notion du péché conçu comme une offense, la théorie de la substitution suffit; elle soulage, elle apaise l'âme atterrée par le sentiment de la colère divine. Le nuage s'est déchargé sur un autre, l'éclair a frappé le point culminant de la race humaine, son sommet sublime, la Croix,

tranformée en une sorte de paratonnerre éternellement en activité. Le Crucifié soutire au nuage son électricité, dont la haute tension menaçait de foudroyer toute la race. Dès lors la paix et la sécurité redescendent sur la terre et dans les âmes. Mais cette conception ne saurait plus suffire. Notre conscience réclame davantage ; elle n'a plus besoin d'un subtitut ; il lui faut un Sauveur; ce Sauveur, elle le réclame non plus pour recevoir le coup mortel à sa place, mais pour recréer en elle la vie perdue, réparer la brèche faite par le péché, et ressuciter celui qui marchait à la mort. La repentance qui consiste à trembler devant le bras vengeur prêt à s'abattre, ne vaut pas la profonde douleur de se sentir diminuer et avilir par la souillure morale. La consécration accomplie par reconnaissance, parce qu'une main amie a dérivé le coup sur un autre, ne vaut pas la résolution virile de servir et d'aimer le Père, qui ordonne à ses enfants.... de vivre, et d'être heureux ! Et la paix qui procède du simple enlèvement de la peine, ne vaut pas la paix qui inonde le cœur du croyant lorsqu'il se sent renaître à la vie même de Dieu.

* * *

Oui, la conscience religieuse à évolué ; la mentalité chrétienne s'est transformée. Voilà pourquoi, cherchant des voies dogmatiques nouvelles, elle s'efforce de préciser une fois de plus la valeur salutaire de la Croix.

Car le rôle de la Croix n'est point achevé, quoi qu'on en dise. Le geste de ces deux bras étendus reste le geste d'un Sauveur qui domine et qui bénit. La route de l'humanité passera toujours par Golgotha. Et déjà s'accomplissent de vigoureux efforts pour l'engager de plus en plus sur cette voie royale. Je n'en examinerai ici qu'un seul, aussi brièvement que possible, sans prétendre en aucune manière épuiser le sujet, je veux parler de la tentative si intéressante faite par le penseur éminent et par le chrétien distingué dont le protestantisme pleure la perte, et dont les travaux promettaient une moisson exceptionnellement riche et féconde, Gaston Frommel.

Je ne m'arrêterai pas à développer tous les éloges que mérite largement l'étude si remarquable intitulée: *La psychologie du pardon dans ses rapports avec la Croix de Jésus-Christ*[1]. Quelle couronne n'aurions-nous pas à tresser, si nous voulions caractériser ce travail dont l'éloquence concentrée nous a saisi, et qui dénote, avec un talent littéraire incontestable, une puissance d'analyse psychologique, une connaissance du cœur de l'homme, surtout une intensité de vie religieuse extraordinaires. Il se dégage de ces pages le souffle un peu âpre, mais singulièrement puissant, d'une foi dont l'énergie essentiellement morale domine la conscience, l'édifie et l'enrichit.

Mais la vie intérieure peut se frayer une voie de cœur à cœur, sans que l'esprit soit nécessairement conquis par la pensée. Et j'avoue que la conception de Frommel ne m'a pas convaincu. Sans vouloir en apporter ici une critique détaillée, puisque nous la rencontrons à cette étape de notre route, je crois devoir indiquer tout au moins les raisons qui m'ont empêché de saluer en elle l'expression, je ne dis pas définitive, mais actuelle de la vérité.

Je ne reviens pas sur les premières pages, que j'ai déjà signalées au début de cette étude. Après un exposé plutôt sévère de la situation présente, Frommel achève son introduction en caractérisant la méthode dont il va se servir; et ici déjà des scrupules très sérieux m'arrêtent. « Je m'efforcerai, dit-il, d'établir un rapport de parallélisme organique et vivant entre le pardon, qu'au sein de l'existence humaine l'homme accorde à l'homme, et celui que tous les jours nous implorons de Dieu... (p. 23); nous croyons légitime de conclure de ce qui se passe en l'homme à ce qui se passe en Dieu. » (p. 39.)

« Ce parallélisme me semble légitime, » déclare Frommel. En lisant son travail, j'étais hanté précisément par l'impression contraire. Je serais un peu surpris que Frommel, qui accentue si fortement l'état de péché dans lequel nous vivons,

[1] *Sainte-Croix* 1905, p. 15-64. (Reprod. dans les *Etudes morales et religieuses*, Saint-Blaise, 1907.)

n'ait pas pressenti la grave objection qui vous est sans doute venue à l'esprit. Si l'homme était normal et parfait, je regarderais en lui comme dans un miroir pour y chercher l'image même de Dieu. Mais dans l'état actuel des choses, je croirais commettre un sacrilège si j'analysais les mouvements de mon âme avec la prétention de faire de la psychologie divine. On ne fouille pas Dieu quand on dissèque un homme. Créer Dieu à notre image, c'est nécessairement le caricaturer. Ce vice initial de méthode m'a donné dès le début l'impression que je m'aventurais sur un terrain peu sûr, et a jeté d'avance un voile de suspicion sur les résultats de l'étude que nous examinons. Sans doute, le parallélisme dont parle Frommel existe, sinon tout contact entre la personne humaine et la personne divine serait impossible, et la religion tomberait. Mais ce parallélisme est imparfait, rudimentaire, toujours faussé, il a fallu le sang du Christ pour l'établir d'une façon quelque peu sérieuse, et l'œuvre de Jésus est trop loin, hélas ! d'avoir mis nos vies en harmonie assez complète avec celle de Dieu, pour que même le chrétien le plus avancé puisse conclure de ce qui se passe en lui à ce qui se passe en Dieu. La méthode est dangereuse et illusoire, tant que nous restons ce que nous serons longtemps encore, selon toute apparence, des pécheurs !

Examinons maintenant les résultats auxquels Frommel aboutit par la mise en œuvre de cette méthode.

Il descend dans les profondeurs de l'âme. Il analyse avec une pénétration remarquable ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui pardonne. Il constate que ce pardon s'accomplit suivant une loi : l'homme pardonne quand celui qui l'a offensé se repent. Le repentir est la condition nécessaire du pardon. Un pardon offert à celui qui ne se repent point est une faible tolérance, une indifférence sans amour. L'amour vrai ne pardonne pas à jet continu. L'amour, c'est le pardon en puissance ; le pardon, c'est l'amour en acte. La puissance ne peut devenir acte qu'à l'heure où l'offensé éprouve le repentir. Et l'amour n'est pas seul à le demander ; la justice à son tour l'exige. Elle exige même une repentance propor-

tionnelle, c'est-à-dire d'une intensité équivalente à la gravité de la faute. Alors seulement la repentance couvre la faute et l'expie. « Un coupable qui se repent, et pour ce que vaut son repentir, satisfait la justice, et cette satisfaction, si rudimentaire et inachevée soit-elle, est une expiation ; c'est à ce titre et pour ces motifs qu'elle attire et provoque le pardon. » (p. 30-31.)

Tel est le phénomène dans l'homme. Frommel en reprend sans modification la trame ; et il la reporte en Dieu. Ce que l'homme exige pour pardonner, Dieu doit l'exiger *a fortiori*. Avant de pardonner, Dieu réclame donc la repentance. Et comme à l'égard de Dieu qu'on ne voit point, la repentance est difficile, c'est pour la provoquer en l'homme que Dieu a permis la mort de Jésus Christ sur la croix.

Sur ce dernier point, j'ai hâte de le dire, je me suis senti en parfaite harmonie avec la pensée de Frommel ; il y a là des pages d'une puissance admirable et d'une profonde vérité. Je ne puis résister au désir d'en détacher un fragment caractéristique. « Ce qu'est le péché, dit-il en parlant de l'homme, il le pressentait sans parvenir à le connaître, parce que l'amour du péché, qui couvait dans son cœur, le rendait aveugle à son endroit. La croix le lui présente maintenant, sans déguisement et sans fard, à la sinistre lumière d'un abominable forfait. Et ce mal, dont il ne discernait que la faiblesse ou l'excusable imperfection, ce mal à l'égard duquel il conservait mille indulgences ; ce mal dont il allait jusqu'à caresser les désirs et savourer les concupiscences comme on savoure une joie subtile ; ce mal qu'il blâmait chez autrui sans se résoudre à le condamner chez lui-même ; ce mal éclate subitement à ses yeux dans son épouvantable hideur et son effrayante gravité. Prolongé jusqu'à la croix où, pour la première fois dans l'histoire, il atteint sa véritable dimension et manifeste son essentielle turpitude, — s'exaspérant sans excuse sur une innocente victime, vouant au supplice l'amour et l'humilité faits chair, bavant ses outrages et crachant sa haine sur le Saint et le Juste, n'ayant ni cesse, ni repos qu'il n'ait « ôté » celui qui, de la part de Dieu, apportait

au monde « les paroles de la vie éternelle », — prolongé jusqu'à la croix où, se consommant tout entier, il aboutit au crime gratuit de l'homme contre l'homme, de l'homme contre le bien, de l'homme contre Dieu, c'est-à-dire au crime intégral, au crime absolu, au crime par delà lequel aucun crime n'est concevable ou possible, le mal s'est enfin démasqué. » (p. 36.)

Sur le reste de la théorie, par contre, il me paraît qu'il y a de sérieuses réserves à faire. Ces réserves portent d'abord sur la notion de la justice, telle qu'elle ressort de cette théorie. C'est encore la justice rétributive au sens ancien du terme. « Elle a pour invariable devise, écrit Frommel : A chacun ce qui lui est dû... Ce que la justice doit au coupable, c'est la rétribution, qui n'atteint sa forme adéquate que dans les souffrances du repentir.... Si la repentance satisfait la justice, ou du moins lui offre un commencement de satisfaction, la repentance idéale serait celle qui, répondant à toute la justice, couvrirait toute la faute et se préparerait au pardon par une expiation complète. » (p. 30.) Or, ici déjà, le parallélisme me semble fortement en défaut. C'est bien sous cet angle que beaucoup d'hommes envisagent leurs rapports mutuels; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a là de leur part une compréhension inférieure des choses, et je ne puis consentir à reporter en Dieu une notion de justice dont même les tribunaux ne veulent plus. Vous comprendrez dès lors que je fasse la même réserve au sujet de la valeur expiatoire du repentir. Oui, celui qui se repent expie, c'est-à-dire qu'il porte le poids des conséquences de ses fautes ; et il se peut que cette expiation, cette souffrance en tant que souffrance, soit une satisfaction pour l'homme qui va pardonner à l'homme ; il se peut qu'il se dise en lui-même, avec une joie intime que vous me dispenserez d'apprécier : il a eu ce qu'il mérite ; je puis pardonner !... Mais il m'est impossible de concevoir qu'il y ait là une satisfaction pour Dieu; et plus impossible encore de reporter en Dieu cette équivalence en intensité, qui me semble un fâcheux écho de l'antique formule: œil pour œil, dent pour dent !

Et voilà pourquoi je ne puis souscrire à la thèse centrale de la première partie du travail de Frommel. L'homme ne pardonne pas avant que l'on se repente ; il reste à l'écart, il se détourne, jusqu'à ce que le repentir modifie son attitude.... Je ne puis l'admirer lorsqu'il agit ainsi. C'est là, me semble-t-il, encore une faiblesse, et il m'est impossible de la transporter en Dieu. Au-dessus de l'attitude lâche d'une faible et indifférente complaisance, au-dessus de la rigueur extrême qui reste hostile jusqu'au moment du repentir, je pressens l'amour large d'un Dieu immuable, en qui je n'admets « ni variation, ni ombre de changement », en qui le pardon et l'amour ne font qu'un, en qui la virtualité ne cesse de déployer la totalité de ses richesses et se réalise toujours en un acte éternel et infini ; je pressens un Dieu qui pardonne, et qui, justement parce qu'il a pardonné, s'efforce, même au prix du sang de Golgotha, de provoquer en l'homme une repentance salutaire. Cette repentance ne sera plus pour Dieu la condition objective du pardon, mais, pour l'homme, la condition subjective de son assimilation. Sans la repentance, le cœur lui reste fermé ; le soleil inonde de sa lumière un pauvre aveugle. Mais Dieu fait tout, donne même son Fils, pour briser la dureté du cœur de l'homme, l'amener à se repentir, et opérer ainsi la brèche par laquelle le pardon qui l'enveloppe pénétrera jusqu'à lui. C'est là un pardon continu, je le veux bien, mais ce n'est point une faiblesse ; c'est parfois ici-bas le pardon des âmes d'élite, mais à coup sûr, c'est le pardon de Dieu. Le Saint des Saints ne pardonne pas comme pardonne un pécheur. Jésus, du reste, ne nous le fait-il pas pressentir dans ce mot inconciliable avec la thèse de Frommel: « Père, pardonne leur, *car* ils ne savent ce qu'ils font ? »

Passons à la seconde partie du travail de Gaston Frommel. La repentance rend possible le pardon. Mais elle ne suffit point à le réaliser. Elle constitue de la part du pécheur la mesure d'expiation qu'il est capable de fournir. Cette mesure reste insuffisante pour compenser la faute commise. « Elle ne serait certainement remplie, déclare Frommel, que par une contrition qui entraînerait la mort du coupable, ce que

peu réclamer la justice, mais ce à quoi s'oppose l'amour. Il faut donc que l'amour... achève l'œuvre commencée. » (p. 39.)

Je note en passant cette résurrection en Dieu d'un conflit entre la justice et l'amour; nous l'avons combattu plus haut et il nous est tout aussi impossible de l'admettre ici, sous la forme où nous le présente Gaston Frommel.

Comment cette expiation va-t-elle maintenant s'achever? Reprenant sa méthode d'analogie ou de parallélisme, Frommel poursuit son analyse du pardon tel que l'accorde un homme, pour « conclure de ce qui se passe en l'homme à ce qui se passe en Dieu. » (p. 39.)

Il constate qu'en l'homme le pardon reste difficile, même à l'égard de celui qui se repent. Pour pardonner, il nous faut un effort qui nous coûte, par conséquent une souffrance. Celui qui pardonne, abandonne toujours quelque chose; il doit se faire une sainte violence; il accomplit un sacrifice. Et c'est là, ajoute Frommel, un sacrifice expiatoire, par lequel celui qui pardonne supporte partiellement le poids des conséquences du crime de l'autre. Le coupable a expié par la repentance; celui qui pardonne expie par le sacrifice. La somme de ces deux souffrances est seule capable de compenser la faute, de l'expier dans toute son étendue, et d'en permettre le pardon. La faute, dit Frommel, « a manifestement violé la justice. Que réclame la justice violée? On ne nous contestera pas (?) qu'elle réclame une équivalence, savoir : le paiement de la dette, la réparation de l'offense, la punition de la faute. De cette équivalence, le repentir, toujours insuffisant, ne fournit qu'une partie. Le pardon devient efficace... lorsqu'il fournit l'autre partie. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer comment il opère. Comment opère-t-il? Il renonce. Il renonce au paiement de la dette, il renonce à la réparation de l'offense, il renonce à la punition de la faute. Il se comporte comme si la dette, qui n'est pas payée, était payée; comme si la faute, qui n'est pas punie, était punie; comme si l'offense, qui n'est pas réparée, était réparée. Il suspend, il arrête, à l'endroit du coupable,

le cours de la justice. Suspendre, arrêter le cours de la justice au prix d'une renonciation, voilà le pardon. Celui qui pardonne, *pardonne* donc en réalité, c'est-à-dire, et quelle que soit l'étymologie du mot, *donne par-dessus*. Par-dessus quoi? Par-dessus la repentance, au-delà de la repentance, ce qui manque à la repentance pour satisfaire la justice. » (p. 47-48.)

Ne croirait-on pas entendre un docteur de l'ancienne orthodoxie, catholique ou protestante, drapant plus ou moins son idée, toujours pareille, dans les formes de langage de la psychologie religieuse contemporaine?...

Et la formule à laquelle on aboutit est dès lors claire et nette : « Le pardon tel que l'homme l'accorde à son prochain, suppose un acte de solidarité substitutive, par lequel celui qui remet la faute ou l'offense, achève gratuitement de souffrir en sa personne la juste expiation commencée dans le repentir du coupable. » (p. 50.)

Reportons maintenant cette formule humaine en Dieu, comme le fait Frommel. Il a fallu, dit-il (expression toujours dangereuse!), « il a fallu qu'il fît à notre égard ce que nous faisons à l'égard de ceux à qui nous pardonnons; il a fallu, comme il le faut pour nous, que l'innocent se constituât solidaire du coupable, et que Dieu, par l'effet de cette solidarité, achevât de souffrir en sa personne la juste expiation que notre repentance laissait inachevée; et comme toute souffrance est une mort anticipée, et toute mort volontaire un sacrifice, que Dieu se sacrifiât lui-même en donnant de sa gloire et de sa félicité ce qu'il était nécessaire pour surmonter à notre égard les droits de la justice. A cette condition seulement pouvait paraître un amour moralement apte à pardonner. » (p. 53.)

Cette fois-ci, nous sommes en présence non seulement de l'expiation mais de la substitution. Quand Dieu pardonne, Dieu fait un sacrifice, Dieu souffre à notre place, Dieu expie nos péchés. « Le pardon divin, affirme Frommel, s'effectue par un acte de solidarité substitutive, en vertu duquel le Père céleste, qui remet la faute, achève de souf-

frir gratuitement en sa personne la juste expiation commencée dans le repentir de ses enfants. » (p. 61.)

Permettez que je m'arrête un instant devant cette formule, troublante et émouvante dans sa brièveté et sa grandeur. J'admire une pareille profondeur d'analyse. Mais je ne puis en accepter les résultats. C'est peut-être d'une vérité psychologique remarquable ; mais reporté en Dieu, c'est faux. Je ne puis me soustraire à cette conviction. Il m'est impossible de transporter de la sorte en Dieu nos conditions humaines, avec tout leur bouillonnement tragique et leurs combats, même quand ces combats aboutissent toujours à des victoires. Ce Dieu qui doit se dominer lui-même, ce Dieu saisi par tout le flot de nos inquiétudes et de nos agitations, ce Dieu en proie à la lutte ardente que se livrent en nos cœurs un amour imparfait et une justice encore égoïste, n'a plus rien de la haute sérénité sans laquelle à mes yeux Dieu ne serait plus Dieu. C'est un homme que Frommel a placé sur le trône de la domination universelle, — un homme qui pardonne avec peine, qui souffre de pardonner, qui s'arrache à lui-même le pardon du pécheur au prix d'un sacrifice, — ce n'est plus le Dieu d'amour que j'adore, et je ne crois pas que ce soit le Père céleste qu'adorait Jésus-Christ. Cette justice de plus en plus impitoyable, qui exige une somme de souffrances digne de compenser la faute, et qui, lorsque l'homme est incapable de la fournir, ne craint pas de l'imposer à l'amour divin lui-même, cette justice n'est pas la justice de Dieu. D'ailleurs ce patripassianisme d'un nouveau genre rebute notre conscience chrétienne. J'avais entendu dire que l'homme expie, que Christ expie ; c'est la première fois que j'entends dire que Dieu expie.

Et ceci me conduit au dernier point de l'étude que nous analysons, et par là-même à notre dernière critique. Que devient ici la mort du Sauveur ? En quoi est-elle rédemptrice ? Son rôle me paraît étrangement réduit. Frommel l'a fortement évidée, pour reporter en l'homme et surtout en Dieu sa valeur expiatoire. Si la somme que l'on obtient en additionnant l'expiation de l'homme et l'expiation de Dieu suffit à sa-

tisfaire la justice, ne voyons-nous pas s'évanouir cette croix que précisément Frommel voulait planter au centre même de notre conscience chrétienne? La croix?... Elle demeure; Frommel la dresse à la fin de son étude; mais elle n'est plus que le poteau indicateur de l'expiation divine. Elle demeure ; mais elle n'est plus que « la tragique attestation des souffrances du Dieu-Père. » (p. 59.) Sans la croix, l'homme n'eût jamais su que Dieu expie. Christ est mort pour nous le dire.... Sa souffrance, à lui, n'a pas de valeur expiatoire, sa valeur est « déclarative » dit Frommel....(p. 62.) J'avoue que je m'attendais à autre chose. J'avoue que la relation entre la croix et mon salut me semble devoir être plus organique et plus directe. Et j'avoue que cette étude si riche de promesses finit sur une déception. Il ne me suffit pas, quand je m'approche de la croix, d'y « recevoir à genoux la remise d'une faute... qu'a seule pu remettre la sainte expiation d'un Dieu très saint. » (p. 64.) Malgré toutes les protestations de Gaston Frommel, je ne puis appeler l'Evangile ainsi compris : l'Evangile de la Croix.

* * *

Et alors, me direz-vous, que faire?

Que faire?... Reprendre courageusement nos recherches, en profitant de l'expérience si hardie dont nous venons de parler. Gaston Frommel a appliqué tout l'effort d'une science étendue, d'une puissance d'analyse extraordinaire, et d'une foi virile et ardente, à un rajeunissement de la conception orthodoxe au moyen de la psychologie religieuse. Il a voulu résoudre le problème avec la double prétention de le placer dans la perspective de la mentalité ancienne, et d'aboutir à une formule adéquate à la mentalité nouvelle. L'entreprise ne pouvait réussir, malgré le talent et la piété de son auteur. Elle ne pouvait produire qu'un résultat hybride, et par conséquent infécond, fruit inévitable d'une association d'efforts contradictoires.

Recueillons la leçon; et ramenant le convoi de la voie sur laquelle Frommel l'avait aiguillé, nous le lancerons avec

moins d'hésitation, après la tentative du regretté professeur de Genève, dans la direction que nous avons indiquée lorsque nous analysions la conscience religieuse de la génération actuelle. Nous essaierons de marquer, pour terminer ce travail, par quelques simples jalons, de quel côté nous devons, croyons-nous, orienter nos recherches, si nous voulons préparer réellement la rencontre bénie de l'âme contemporaine et de l'éternel Crucifié.

N'oublions pas, d'ailleurs, que le voile ne se déchirera jamais. La Croix est trop riche pour que ses admirables splendeurs se dévoilent brusquement dans tout leur radieux éclat. Il appartient a chaque époque de tailler, à l'aide de sa mentalité particulière, une face de ce merveilleux diamant, et d'en faire jaillir avec de nouveaux feux le rayon qui répandra le mieux la clarté d'en-haut dans les âmes altérées de vérité. La Croix est un soleil autour duquel l'humanité gravite, mais dont elle est encore bien loin d'avoir achevé le tour. En gravitant, elle tourne aussi sur elle-même; elle présente au soleil ses faces successives; aujourd'hui la face mystique, accessible au merveilleux, entre dans l'ombre; l'âme humaine présente au Crucifié sa face pratique et morale; c'est du côté moral qu'elle ouvre une fenêtre plus large vers la croix et vers le ciel. Essayons une dernière fois de contempler par elle cet instrument de supplice, dont les grands bras se profilent toujours sur la voûte azurée, dessinant à jamais à l'horizon du monde le signe éternel, le symbole, et le chiffre mystérieux de l'amour divin.

Par delà tous ceux qui ont interprété sa mort, allons interroger le Crucifié lui-même. Lui seul pourra nous dire pourquoi il est monté au Calvaire.

Si vraiment nous voulons connaître, je ne dis pas la *nature* de Dieu, car je crois son essence inaccessible à notre esprit, mais la nature de son *rapport* avec sa créature, si nous voulons savoir ce que Dieu est pour nous, ce qu'il demande de nous, ce qu'il nous donne, et la façon dont son action s'exerce sur nous, c'est à Jésus qu'il faudra nous adresser. Lui seul a contemplé la vérité face à face; son cœur pur a vu Dieu ; il

a vécu dans la vraie relation qui doit unir la créature au Créateur; il a vécu la vérité, il l'a réalisée et communiquée aux hommes par toute sa vie; il l'a traduite en leur langage; dans ce langage bien impuissant il a cherché l'image capable de balbutier les sublimes réalités dont il faisait l'expérience au contact de son Dieu. Un mot alors est tombé de ses lèvres: mon Père!... Cette image est restée; elle restera éternelle. En l'analysant, nous retrouverons quelques parcelles tout au moins de la vérité, Jésus ayant essayé d'en envelopper tous les trésors dans ce terme qui a dû lui paraître bien imparfait encore, mais qui pour nous est riche de révélations.

Et ce sera là, je crois, l'une des applications les plus fécondes de la méthode psychologique à la recherche de la vérité divine. Nous ne trouverons pas Dieu par l'analyse de l'âme pécheresse. Pour rencontrer le Père, c'est l'âme du Fils qu'il faudrait fouiller. Et cette analyse n'est point impossible; nous pouvons la tenter en scrutant les termes au moyen desquels le Christ a cherché à nous transmettre ce qu'il avait vu, quand il voyait Dieu. Nous resterons ici sur le terrain de l'image; mais nous ne craignons pas l'image; elle peut être un riche véhicule soit de l'idée, soit de la vie. Jésus s'en est largement servi. Les notions de sacrifice, de rançon, de rachat, ne sont pas autre chose que des métaphores admirables. Il est impossible, sans le secours de l'image, de parler des réalités sublimes de la vie supérieure et divine. Ne les envisageons pas comme des formules *dogmatiques* à disséquer dialectiquement et à faire rentrer dans un système théologique. Ce sont des formules *psychologiques*, dans lesquelles nous irons chercher la condensation d'une expérience, l'enveloppe au travers de laquelle une étincelle de vie s'efforce de nous communiquer sa lumière, son énergie et sa chaleur.

Et lorsque j'analyse l'œuvre de Christ à l'aide de cette méthode, il est une certitude centrale qui s'en dégage et qui s'impose à moi, c'est la conviction que la religion est un phénomène d'ordre moral, une vie à réaliser à l'image et surtout sous l'influence, sous l'autorité du Maître, une vie

qui est la vie de Christ, à la fois vie de Dieu en l'homme, et vie de l'homme en Dieu. Et j'en déduis immédiatement une notion du salut corrélative.

Le salut est le passage de la vie pécheresse à la vie sainte et divine, il est la révolution intérieure qui fait de l'homme une créature nouvelle; il est l'éclosion en nous de la vie même de Dieu.

La transformation religieuse et morale ne s'accomplit pas après coup, par reconnaissance, par réaction indirecte et nécessaire de l'acceptation d'un salut opéré hors de nous; le changement n'est pas la suite ou la conséquence du salut; il est le salut.

Examinons maintenant, en cherchant la vérité dans l'expérience même de Jésus-Christ, l'accueil que reçoit, de la part du Père, l'homme qui a changé. Le grand Révélateur nous l'a dépeint dans l'admirable parabole de l'Enfant prodigue, par laquelle il me paraît avoir voulu nous communiquer toute sa pensée à cet égard. Le Fils, repentant et humilié, revient implorer le pardon de son Père. Que va-t-il se passer dans l'âme de ce dernier? Comment Jésus a-t-il résolu ce problème de psychologie divine? Dieu s'écriera-t-il : mon fils m'a offensé, il faut que je le punisse, sinon c'en est fait de mon autorité paternelle?... Dira-t-il à son enfant: Je veux bien te pardonner, mais à la condition que l'un de tes frères subisse le châtiment que ton péché mérite?... Comment jugerions-nous, je vous le demande, le père terrestre qui raisonnerait de la sorte! Non, le Père, le vrai Père souffre de la chute de son fils, il ne lui est pas ennemi, comme dit Calvin; il ne se détourne pas de lui avec colère; même égaré, il l'aime encore; plus que jamais, il l'aime; il le cherche, il l'appelle; il met tout en œuvre pour le ramener à lui. Et le jour où son enfant, conquis par la poursuite de cet amour, revient en larmes en disant: Mon père, j'ai péché..., ce jour là, le Père ouvre ses bras tout larges; il l'accueille avec bonheur; la révolte ayant cessé, il est *satisfait*, il ne demande pas autre chose ; ce n'est pas lui qui avait brisé la communion mutuelle ; c'est le fils seul qui s'était séparé; le père n'a pas

changé de dispositions à son endroit ; il suffira donc que le fils revienne pour que se rétablisse entre lui et son père le rapport normal. Le père s'écrie : je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ! Et ce pardon complet, gratuit, large et infini dans sa générosité, subjugue et gagne l'enfant prodigue plus que ne l'aurait fait une attitude plus sévère. Un tel accueil grandit à ses yeux ce Père, contre lequel, désormais, il ne se révoltera plus.

Quant à l'expiation, elle ne figure point ici, et ce n'est pas une lacune. Jésus n'a pas songé à l'y placer, parce qu'elle n'y a point sa place. Ou plutôt je me trompe, elle s'y trouve, si vous regardez bien ; elle est réclamée par l'enfant prodigue lui-même, lorsqu'il s'écrie dans sa soif d'un châtiment qui le justifie : Traite-moi comme le dernier de tes serviteurs. Oui, cette âme repentante, tourmentée du sentiment de sa culpabilité, demande à expier. Et le père refuse. Il ne veut pas que personne expie ; pas même le coupable, et moins encore un innocent. Et il a raison de refuser. Je le reconnais, avec Wilfred Monod, et bien d'autres encore, la conscience humaine est altérée d'expiation ; celui qui a péché soupire après la calamité, qui lui paraît libératrice. Mais je n'admire point un tel mouvement de l'âme ; il n'a ni grandeur ni générosité ; on veut expier parce que l'expiation soulage, elle nous justifie, elle nous blanchit à nos propres yeux ; l'enfant préfère être puni ; quand il a reçu ce qu'il mérite, nul ne lui doit plus rien et il ne doit rien à personne ; il est quitte ; il a payé le prix du mal qu'il a commis, et il relève le front avec orgueil, certain qu'on n'a plus le droit de lui rien reprocher. L'expiation satisfait en lui le besoin d'une justice rétributive, je ne crois pas qu'elle le rende meilleur. Non expié, mais pardonné, son pèché lui pèse davantage ; il voit qu'on en souffre, mais qu'on ne punit pas, et s'il a un peu de cœur, il en sera troublé à salut, humilié, touché et changé. Voilà pourquoi le père refuse à son enfant la satisfaction de l'expiation. Le désir d'expiation si puissant dans le paganisme, et au-dessus duquel se sont élevés les prophètes du peuple élu, n'a plus sa place légitime dans une mentalité chré-

tienne, et j'en cherche en vain la trace dans la pensée de Jésus!

Tel étant l'accueil béni du Père, il est dès lors bien évident que toute la question du salut tel que nous l'avons défini se concentre sur ce seul point: comment provoquer chez le pécheur ce retour à Dieu, à la suite duquel il sera reçu en grâce? Comment amener l'homme à changer?

C'est ici qu'éclate dans toute son étendue, l'amour infini de notre Père. C'est ici, au nœud même du problème, que va se dresser la croix de Jésus-Christ. C'est elle qui va opérer en nous cette transformation qui est l'essence même de la rédemption.

Pour achever de gagner le cœur des hommes, qu'il appelait déjà depuis des siècles, Dieu avait suscité dans le monde un être en qui il avait pu mettre toute son affection, un être participant de notre humanité par toute son organisation physique et intellectuelle, mais en qui l'Esprit de Dieu habitait sans mesure, et dont la vie humaine était en même temps la vie divine, dans toute sa richesse et dans toute sa beauté. Ce Jésus, Fils du Père, à la fois son révélateur et son instrument d'action dans le monde, avait consacré tout son effort à ramener l'homme à Dieu, en détruisant le péché. Il y avait travaillé sans relâche, par ses enseignements, par ses appels, par la prédication vivante qui se dégageait de sa sainteté absolue, de son affection sans limites, de son dévouement infini.

Et pourtant, bientôt il constatait avec angoisse que tout cela ne suffisait pas. Il sentait s'épaissir autour de lui une atmosphère de haine toujours plus sauvage; et il comprit que les hommes allaient lever la main sur lui, et le tuer.

O sinistre révélation des profondeurs encore insoupçonnées de la misère et de l'abjection humaines! Devant l'abîme qui se découvre alors, Jésus va-t-il sombrer dans le découragement? Non certes! Il est aiguillonné par cette croix qui se dresse déjà là-bas, sur son passage. Plus que jamais, il sent combien les hommes ont besoin d'être arrachés à la perdition. Il entrevoit l'immense parti que le règne de Dieu

pourra tirer de ce sacrifice. Ils veulent ma vie, dit-il ; je la leur donne ! Il leur faut mon sang pour être touchés, je laisserai couler mon sang ! Je mourrai pour eux, et ce sera mon triomphe. Ils me cloueront, mais la puissance du péché s'épuisera dans ce chef-d'œuvre de l'enfer ! Périsse ma vie, pourvu qu'ils vivent ! Ma mort les vaincra ; au pied de leur victime, leur cœur sera brisé ; ils se donneront à moi ; et ils seront sauvés !

Et Jésus, couronné d'épines, est monté au Calvaire entre deux malfaiteurs. Et son Père l'y a laissé monter. Son Père a eu le courage de l'abandonner à l'heure où il rendait le dernier soupir ! O cruel et terrible sacrifice du Père, qui dans son amour inouï pour ses créatures pécheresses, a permis que son Fils subît de tels outrages, et l'a livré à la mort pour vaincre l'humanité ! N'est-ce pas là l'acte dernier de la justice, en même temps que le dernier mot de l'amour ! Oh, ce n'est pas le pardon qui constitue un sacrifice ; c'est tout ce qu'il a fallu donner aux hommes pour ouvrir leurs cœurs à ce pardon. A cet égard, comme à tous les autres, Dieu n'a rien négligé. « Que reste-t-il à faire à ma vigne, que je ne l'aie pas fait pour elle ? »

Je dis que si en présence d'un pareil sacrifice, le pécheur n'est pas bouleversé, gagné et conquis, il ne le sera jamais !

En effet, la Croix est le point de concentration de toute l'œuvre de Jésus. Elle est le pivot de l'Evangile. Elle jette l'homme à terre, en lui révélant toute l'étendue de son crime ; elle le relève, en déployant à ses yeux tout l'amour de Christ et tout l'amour de Dieu ; elle lui fait sentir à la fois ce qu'il est, et ce qu'il doit être, l'humiliante réalité et l'idéal éblouissant ; elle lui donne surtout la puissante impulsion qui le fera passer de l'une à l'autre. N'est-ce pas pour nous sauver que Jésus-Christ est mort ?

* * *

Chercherons-nous la formule de la rédemption ainsi comprise ? Nous efforcerons-nous, pour transmettre cette idée, de créer un langage nouveau ? Il me semble que ce n'est point

indispensable, que déjà une sève nouvelle monte dans les expressions anciennes, et qu'elle peut faire refleurir et même fructifier bien des rameaux de la vieille frondaison orthodoxe. A la condition d'éviter avec soin tout ce qui pourrait prêter à l'équivoque, et de ne point glisser sans avertissement sous le pavillon d'autrefois une marchandise nouvelle, ne pourrions-nous pas utiliser encore les termes par lesquels nos pères ont traduit leur foi, et qui sont consacrés par l'histoire ou par l'Evangile? Pour ma part, je ne ferais qu'à regret le sacrifice d'une terminologie classique, qui constitue soit avec le passé, soit avec les chrétiens qui ont gardé ses conceptions, un lien qu'il serait peu sage de vouloir couper à la légère. Il n'est qu'une expression que, pour éviter toute confusion possible, nous sommes forcés de rayer de notre vocabulaire ; c'est celle-ci : « Jésus est mort à ma place. » Mais, sans rien retrancher ni atténuer dans les idées que j'ai développées plus haut, je crois que Christ a « donné sa vie pour moi, il est mort pour moi, son sang a coulé pour moi », sa mort reste à mes yeux le « sacrifice suprême », il est plus que jamais « la sainte victime du Calvaire, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Et pourquoi ne dirions-nous pas qu'il a payé la « rançon de nos péchés », si nous conservons à cette expression si belle son rôle évangélique de métaphore puissante, et si nous l'appliquons à Jésus dans le sens où nous l'employons dans le langage courant, en parlant de tous ceux qui ont payé de quelque sacrifice personnel un progrès individuel ou social ? Je voudrais même pouvoir, sans qu'on m'accuse de manquer de franchise, parler d'« expiation » ; non plus, cela va sans dire, au sens juridique du terme, mais en songeant à cette loi mystérieuse de solidarité qui chaque jour fait retomber sur l'innocent les conséquences des fautes du coupable, et qui fait des souffrances du juste un des facteurs les plus énergiques du progrès moral de l'humanité. Nous n'osons employer ce terme à l'heure présente ; mais nous y reviendrons quand son seul énoncé n'évoquera plus dans les esprits le spectre de la substitution orthodoxe. C'est un sacrifice que de nous abstenir

encore de l'utiliser. Il exprime en effet ce qu'il y a de tragique dans le sort si poignant de l'Homme de Douleur. Nous ne croyons plus que sa souffrance nous absolve ou nous justifie, elle ajoute au contraire une charge au lourd fardeau de notre culpabilité : mais nous n'en constatons qu'avec une émotion plus troublante ce fait d'expérience journalière qui atteint en Jésus son terrible paroxysme, c'est que les plus tristes conséquences du péché s'abattent en général sur l'innocent. Précisement parce qu'il était juste, le Christ en a concentré sur lui tous le poids. C'est nous qui avons péché, et c'est lui qui en a le plus souffert ; en stricte justice humaine, c'est nous qui devrions être à sa place; ces souffrances ne nous allègent point ; elles forcent notre repentir ; elles nous chassent vers la justice ; elles sont donc la manifestation suprême de la justice de Dieu ; Christ nous arrache au péché, en l'expiant. Et nous le dirons, dès que ce mot ne sera plus synonyme de conceptions que je crois en dehors de l'orbite de l'Evangile. Mais je continuerai à dire que la Croix m'apporte le pardon, car celui qu'elle transforme est par là même pardonné. Vous m'objecterez qu'il ne l'est qu'indirectement, et que le pardon ne se rattache dès lors à la croix que par un détour ? Je répondrai que c'est l'analyse qui seule dissocie les phénomènes ; ils sont en fait inséparables. S'arracher au péché, et se jeter dans les bras toujours ouverts de Dieu, ce ne sont point deux actes ; c'est le même acte. En opérant en moi l'œuvre de mon salut, le sacrifice de Christ me donne le pardon. Je conserverai donc les formules anciennes, jusqu'au jour où l'on m'en fournira de meilleures. Et je ne me permettrai de proposer ici qu'un seul terme nouveau, paulinien d'origine, mais qui mérite d'être couramment employé dans le langage théologique et religieux, un nom capable de concentrer en lui l'ensemble des notions que nous avons exposées : je dirai que nous substituons à la conception *juridique* du salut par la croix une conception **dynamique** du même phénomène. Il ne nous reste plus qu'à justifier ce titre, en analysant d'un peu plus près la valeur et la portée du sacrifice de Golgotha.

Ce sacrifice est à nos yeux une δυναμις, une puissance. Il est le grand coup frappé à la porte de notre cœur ; si la porte ne cède pas, rien au monde ne l'ouvrira jamais. C'est là l'effort suprême, après lequel il n'y a plus rien. C'est la plus formidable tentative qui ait jamais été faite pour la transformation morale du monde; nous ne saurions en concevoir une plus puissante; si elle échoue, le monde est irrémédiablement perdu.

A la croix, Jésus s'est donné tout entier. Tout notre Sauveur est là, avec toutes ses énergies spirituelles, élevées à leur plus haute puissance. C'est la fidélité poussée jusqu'à l'absolu ; c'est l'amour, atteignant les dernières limites de la possibilité théorique. Jamais encore pareille explosion de sainteté et d'amour n'avait soulevé et bouleversé le monde. Quand Jésus expira, et que la foudre déchira la nue, c'était Satan vaincu qui tombait du ciel comme un éclair. D'un seul coup de sa croix, Jésus venait d'écraser le péché !

Tous les rayons de son ministère antérieur viennent se concentrer dans cet effort suprême. La Croix, disait Fallot, est l'arc de triomphe auquel aboutissent directement toutes les avenues de l'Evangile. Quand je regarde la Croix, il me semble qu'elle absorbe tout, et que la seule page de l'Ecriture qui me dépeint la passion, me suffirait, même si l'on m'arrachait toutes les autres. La croix a été, entre les mains de Jésus, son instrument le plus sûr, son outil le plus efficace. Il a en quelque sorte ramassé dans cet acte suprême tout le paroxysme de ses énergies, et sous cette poussée irrésistible, le monde a cédé. Ce sacrifice est sa victoire. Notre Sauveur, c'est le crucifié !

Et plus je contemple cette Croix, où l'Homme-Dieu parait dans tout l'éclat de sa puissance, où le Seigneur (ce nom lui convient ici plus que jamais) a donné sa mesure, plus je comprends l'inéluctable nécessité qui l'a dressée. Je ne me permettrais pas de dire : « Il a fallu... » en songeant théoriquement à ce que Dieu a « dû » faire pour opérer le salut de nos âmes ; mais quand je pars d'un fait d'une réalité tangible, je puis essayer de pressentir au sein de nos conditions hu-

maines, les motifs qui ont nécessité son apparition ; je puis démêler dans une certaine mesure la logique interne du phénomène. C'est dans ce sens seulement que je vais essayer de jeter un regard dans l'abîme mystérieux que me révèle ce mot de l'Evangile : « Il fallait que le Christ souffrît ces choses. »

Oui, il le fallait, puisque l'hostilité des hommes obligeait le Sauveur a choisir entre l'infidélité à son œuvre, et la mort. Le Christ n'était pas venu pour mourir de la sorte ; il était venu pour vivre et pour donner la vie ; mais l'état dans lequel il a trouvé le monde était si grave, qu'il a fallu, pour le vivifier, faire éclater la vie dans toute sa puissance par un tel sacrifice. Il a fallu que le christianisme qui est le plein épanouissement de la vie devînt temporairement une œuvre de rédemption ; voilà pourquoi la croix s'est dressée. Il l'a fallu, pour dévoiler au monde toute l'étendue et la gravité du péché. Dans ce meurtre inouï, l'homme aussi a donné sa mesure. Il a montré de quoi il est capable. L'humanité était trop corrompue pour supporter la présence du Saint et du Juste. Elle l'a tué. Il a fallu ce forfait pour nous faire rougir de ce que nous sommes ! O humiliation !

Il fallait d'autre part, pour des motifs impérieux encore, que le Christ atteignît aux dernières limites de la tentation. Pour arracher les hommes à l'empire du péché, il fallait que Jésus fût libre d'un pareil esclavage. A l'égard de sa sainteté, il fallait que le doute fût impossible. Il fallait qu'à l'intensité de sa douleur, on pût mesurer la hauteur de sa perfection morale. Il fallait qu'aucun homme ne pût dire à Jésus : J'ai été tenté plus que toi ; et c'est l'excuse de ma chute. Il fallait qu'il fût soumis à la tentation suprême du plus épouvantable des supplices. Et voilà pourquoi Jésus est mort sur la Croix. O fidélité !

Son cœur avait débordé d'affection pendant toute sa carrière ; mais il fallait qu'il conservât cet amour au milieu de l'hostilité la plus odieuse. Il fallait que personne ne pût dire à Jésus : J'ai souffert plus que toi de la part des hommes ; et c'est l'excuse de ma haine ! Voilà pourquoi Jésus est mort sur la Croix ! O amour !

Oui, il fallait que le Christ souffrit ces choses ! Il fallait que cette voix se fit entendre si puissante, qu'il fût impossible d'en supposer une plus forte. Il fallait que tout fût accompli, que personne n'eût rien à redire, que la fidélité et l'amour fussent poussés jusqu'aux dernières limites de la perfection absolue. C'est ainsi que la Croix a pu devenir l'accomplissement intégral de la Rédemption.

Et ce moyen suprême s'est révélé pleinement efficace. L'expérience a démontré en lui une sagesse de Dieu à laquelle n'eût jamais songé l'intelligence humaine. Scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs, la Croix est devenue une puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient. Elle est le levier moral au moyen duquel Jésus a soulevé le monde. Quand les hommes l'ont vu périr, victime innocente de leurs péchés, quand ils l'ont vu fléchir, écrasé sous le poids des fautes de la race, quand ils ont vu retomber sur lui, non par substitution, mais par solidarité, les terribles conséquences de leurs crimes, ils ont senti descendre de cette croix une impulsion à laquelle les meilleurs d'entre eux ont été incapables de se soustraire. Cette fidélité jusqu'à la mort les a subjugués et vaincus ; cet amour jusqu'à la mort leur a gagné le cœur et les a consacrés. L'amour est à jamais la plus grande puissance d'attraction qui soit au monde ; l'amour appelle l'amour ; quand on le sent rayonner, on se donne ! Et quand l'amour s'élève jusqu'aux sereines hauteurs du sacrifice, et quand ce sacrifice atteint aux extrêmes limites de l'holocauste, alors il est irrésistible. Ceux auxquels la vie matérielle suffit peuvent rester réfractaires ; mais quiconque souffre de sa misère morale et soupire après une vie plus haute et plus pure, quiconque a soif de salut est infailliblement entraîné. Voilà pourquoi nous avons dit que la croix n'est plus une satisfaction de l'ordre juridique, mais que son immense valeur est d'ordre *dynamique*. C'est d'elle que descend le seul choc capable de faire passer une âme de la mort à la vie.

L'avoir compris, c'est dire avec l'Eglise universelle : « Ave crux, spes unica ». Je crois à la puissance salutaire du sacri-

fice de mon Sauveur. Le règne de Dieu ne s'établit ici-bas qu'à l'ombre du Calvaire. Lorsque Dieu descend sur la terre, toujours il passe par Golgatha. Déjà la Croix n'appartient plus au passé. Elle est de tous les temps ; elle domine les siècles ; elle restera sans cesse la vraie force motrice du progrès moral de notre race. On peut dire déjà qu'elle a sauvé l'humanité. Jamais le Dieu des cieux n'a tant aimé notre petite planète, que le jour où, la distinguant dans la phalange innombrable des mondes, il l'a marquée d'une croix. Cette croix a opéré dans l'histoire un tournant de premier ordre, formidable coup de barre, qui a déplacé l'axe du monde religieux, et orienté l'évolution humaine vers les sommets et vers le ciel. C'est du Calvaire qu'est descendu le monde moderne, richement drapé dans le manteau splendide de sa culture et de sa civilisation. A partir de la Croix, quelque chose d'essentiel a changé. Un sang nouveau, le sang du Crucifié, a été infusé à notre monde. Une mentalité sainte et généreuse le domine ; elle constitue déjà une atmosphère morale à laquelle il est impossible de se soustraire. Les grandes idées de justice, de fraternité, et de charité, que les impies n'oseraient battre en brèche, sont une goutte du sang vivifiant et généreux qui a coulé en Golgotha. La croix qui nous les a imposées, avec une autorité souveraine, est éternelle et inébranlable. La terre pétrie de ce sang, est devenue le roc au sein duquel elle est à jamais plantée. Tant que, dans notre monde, on aura soif de pardon, de justice, de sainteté et d'amour, tant que dans notre pauvre humanité qui pleure, une larme roulera des paupières, un sanglot montera à la gorge, un regard suppliant cherchera un peu de consolation et d'espérance, aucune puissance, fût-elle sortie des enfers, n'abattra jamais la Croix de Jésus-Christ.